

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUIN 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mot de la fin, par Karoli.—Adieu, par Pedro.—Carnet du "Monde Illustré."—Poésie : Saint Cuthbert (avec gravure), par Adrien Dézamy.—Nouvelle : Le brillant, par Julien-H. de Turquie.—Faits scientifiques.—Poésie : Consolation, par Joseph A.—Le "Royal William," par Benjamin Sulte.—Nouvelle : Fils de brave, par Henri Passerieu.—Les fleurs, par Mme Alphonse Daudet.—Pot de pensées.—Crachoir de poche (avec gravure).—Sport à la campagne (avec gravure).—Les harangues de Napoléon Ier.—Liste des numéros gagnants.—Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—La marchande de fleurs.—Saint-Louis : Les premiers ravages du cyclone sur le Mississipi, près du pont Eads.—Beaux-arts : L'ange des naufragés (double page).

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La lutte électorale est engagée partout et parmi les fruits que cette campagne—un mot très bien choisi dans ses sens figurés—va faire mûrir, un des plus cultivés est le pari.

Les jeux de hasard ont toujours été et seront toujours de saison et l'homme est ainsi fait que, malgré toutes les lois, il saisit et invente au

besoin des occasions de jouer, de parier.

On parie en ce moment sur le résultat des élections, à divers points de vue.

On parie sur les élections générales, par provinces, par districts, par comtés.

On parie sur la majorité totale ou limitée. On parie partout.

Je le répète, l'homme aime à faire la cour à Sa Majesté le Hasard, sous toutes les latitudes.

Dans les brasseries allemandes, il n'est pas rare de voir de gros hommes attablés chacun devant un moss de bière et un petit morceau de sucre qu'ils regardent avec attention, tout en fumant leurs énormes pipes.

Pas un ne souffle mot. Ces gens là sont des buveurs, des fumeurs et des parieurs.

L'enjeu consiste en bière, bien entendu, et le propriétaire du morceau de sucre, sur lequel une mouche vient se placer la première, a gagné. Il se retire du jeu et la partie continue jusqu'à ce qu'un seul morceau reste intact, c'est-à-dire sans avoir obtenu les faveurs d'une mouche. C'est le perdant.

On boit, puis on recommence.

Les Allemands trouvent des plaisirs, des sensations ineffables à cet exercice intellectuel.

Un jeu très répandu dans les Indes, c'est le *Barsal-Ka-Satta*.

Il consiste à parier, à l'approche d'un orage, sur la quantité de pluie qu'il tombera, et la plupart des Hindous placent sur la terrasse de leur maison, des réservoirs gradués, qui servent à vérifier la quantité de larmes du ciel tombées pendant le temps déterminé.

Ce genre de pari a même causé tant de désastres financiers, de ruines et de misères, que le gouvernement anglais a dû intervenir et l'interdire.

Les Hindous n'en continuent pas moins à parier plus que jamais.

Tout est prétexte à pari ; les parties de lacrosse, de balle au pied, d'échecs, de dames, de billard, de coups de poing ; les courses de chevaux, de yachts, de canots, de bicycles, les combats de coqs, etc., etc.

On parie sur un mandement, sur les lois proposées, sur l'époque du mariage de Mlle X..., sur la récolte, la guerre, la paix, le froid, le chaud, la pluie et le beau temps.

Vous allez voir que l'on va parier un de ces jours sur la quantité de boisseaux de pommes de terre qui seront récoltées en automne, dans les terrains vacants de Westmount (Côte Saint-Antoine).

\*\*\* C'est une excellente idée, de la part des citoyens de Westmount, que de mettre en pratique le système de Détroit, qui consiste à mettre les terrains vacants à la disposition des gens sans emploi, pour y cultiver des légumes, système qui a donné d'excellents résultats aux Etats-Unis.

Ce système est tellement simple, qu'on se demande comment il se fait qu'on y ait pas pensé plus tôt.

L'usage des terrains vacants de la jolie voisine de Montréal, après avoir été probablement obtenu des propriétaires par un comité responsable, celui-ci les divise entre les personnes sans emploi, qui les cultivent et en ont le profit.

Ces terrains sont labourés avant d'être livrés, et, pour rembourser les frais de labour, l'usufruitier—je crois le mot applicable ici—doit donner dix heures de travail, c'est-à-dire une journée ordinaire.

Le comité fournit aussi les semences, qui se paient de la même manière, par dix heures de travail.

En retour de l'usage gratuit du terrain, on n'exige qu'une chose, bien simple et très juste, c'est de le cultiver d'une manière convenable.

Les produits sont la propriété absolue des cultivateurs.

Attendons les résultats et espérons qu'ils répondront aux espérances que l'on fonde à bon droit sur cette bonne œuvre.

\*\*\* Toute médaille a son revers, toute rose a des épines.

L'épine-revers du bicycle vient d'être découverte par un médecin français, le docteur Petit ; c'est une maladie que l'on a baptisée du nom de "Agitation vibratoire."

Cette maladie est une sorte d'ivresse de mouvement qui se traduit par un désir immodéré de locomotion. Le bicycliste enragé pense à sa machine jour et nuit, son cerveau toujours en travail ne pense qu'à aller vite, très vite, encore plus vite. Le cœur bat à l'unisson de l'idée dominante.

La passion du mouvement, dit un autre médecin, sir Benjamin Ward Richardson, est semblable à celle de l'alcool et ses effets sur le cœur, le cerveau et la circulation sont à peu près les mêmes. On devient ivrogne de mouvement comme on peut le devenir d'une boisson alcoolique quelconque.

Le bicycliste est inconscient des effets et des progrès

de sa manie, mais il arrive un moment où l'on est forcé de constater qu'il y a déperdition de force physique et morale.

Maintenant que nombre de fabricants ont fait fortune avec les bicycles, n'y aurait-il pas moyen d'acquiescer une modeste aisance avec le "Bicycle Cure," tout comme avec le "Quickcure," le "Goldcure," et autres choses rimant en "cure."

\*\*\* Les journalistes-hommes s'occupent beaucoup des femmes, en ce moment—ces trois derniers mots font singulière mine—et les femmes s'occupent beaucoup d'elles-mêmes.

Cela n'est pas nouveau.

Alphonse Karr écrivait, il y a soixante-dix ans :

Il y a déjà bien longtemps que les hommes et les femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent point ;—ils n'ont les uns à l'égard des autres que des aperçus très faux, ou du moins très vagues et très incertains.

Il y avait, autrefois, un endroit qu'on appelait la maison. C'était l'empire de la femme.

Là, les femmes étaient à l'abri de tous les tracassés et de tous les ennuis de la vie extérieure ; elles ignoraient les lois du pays ;—car dans la maison il n'y avait pas d'autres lois que leur volonté—à elles, reines absolues, reines par l'amour.

Si elles embellissaient la maison—elles tiraient de la maison un charme indéfinissable ;—tout ce que la maison, cet asile sacré, renfermait de paix, d'élégance, de tranquillité, d'amour et de bonheur, semblait s'exhaler d'elles comme un parfum.

Dans la maison, au charme d'être belles, elles joignaient celui plus puissant encore d'être belles pour un seul,—de se réserver pour lui,—d'être avares d'elles-mêmes pour lui,—tant elles comprenaient qu'elles étaient un trésor, et le plus précieux de tous les trésors.

Mais aujourd'hui les femmes ont quitté la maison, elles ont abdiqué leur noble et bel empire héréditaire, dans de fausses idées de conquêtes et d'agrandissement.

Et elles ont emporté avec elles toute la paix, tout le charme et tout le bonheur de la maison.

Et je leur dis,—comme le génie d'un conte de fée dit à la belle princesse qui s'éloigne :

—Retournez-vous, madame, et voyez derrière vous la maison qui s'écroule et n'est plus que ruines et décombres.

Il n'y a pas eu en France une seule grande chose, —bonne ou mauvaise—en politique, en littérature, en art, qui n'ait été inspirée par une femme.

N'est-il pas plus beau d'inspirer des vers que d'en faire ? Il me semble voir des divinités descendre de leurs niches pour arracher l'encensoir à leurs adorateurs.

Au moment où j'écris ceci, elles envahissent tout, elles s'emparent de tout. En vain, les hommes protestent ; ils sont obligés pour garder encore une dernière différence, et pour se distinguer des femmes, de laisser croître leur barbe.

Alphonse Karr avait probablement mauvais caractère et devait digérer mal.

\*\*\* Jean Cabot va avoir sa statue à Halifax, c'est très bien, mais quand donc pensera-t-on à en élever une à Jacques Cartier ?

En fait de statues des hommes célèbres du Canada, il est assez curieux de constater la manière de procéder adoptée jusqu'à présent.

On a commencé par sir G.-E. Cartier, un contemporain, puis on est passé à Montcalm et Lévis ; ensuite, toujours en remontant dans l'histoire, on a placé la statue de Frontenac ; nous en sommes rendus à Champlain, et en continuant ainsi, il est probable qu'on arrivera au bon malouin qui, pour le moment, en est réduit à partager avec les Pères Lallemand et Brébœuf, les honneurs d'une pierre élevée sur le bord de la rivière Saint-Charles, à Québec.

La montagne de Montréal serait un magnifique piédestal pour une statue colossale.

Nos descendants auront peut-être plus de mémoire que nous.

\*\*\* Les Américains sont les maîtres de la réclame, —chacun sait ça—et ils s'ingénient tous les jours, à faire plus étrange, plus extravagant pour attirer l'attention du public.